



**HAL**  
open science

## L'esprit du Mousquetaire [ou comment divertir le lecteur à tout (petit) prix]

Stéphanie Dord-Crouslé

► **To cite this version:**

Stéphanie Dord-Crouslé. L'esprit du Mousquetaire [ou comment divertir le lecteur à tout (petit) prix]. Pascal Durand, Sarah Mombert. Entre presse et littérature. Le Mousquetaire, journal de M. Alexandre Dumas (1853-1857), Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Diffusion Droz, pp.133-153, 2009, 978-2-87019-297-9. halshs-00410405

**HAL Id: halshs-00410405**

**<https://shs.hal.science/halshs-00410405>**

Submitted on 17 Mar 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le texte ci-dessous est la version « auteur » du chapitre 7 (p. 133-153) de l'ouvrage collectif :

*Entre presse et littérature. Le Mousquetaire, journal de M. Alexandre Dumas (1853-1857)*, sous la dir. Pascal Durand et Sarah Mombert, Liège, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, n° CCXCVII, Diffusion Droz, 2009.

A été ajoutée la pagination de l'ouvrage publié.

[p. 133 →]

## **L'esprit du *Mousquetaire*** **[- ou comment divertir le lecteur à tout (petit) prix]**

La petite presse s'oppose à la grande comme le divertissement à l'esprit de sérieux. Cependant dans sa finalité distrayante même, la petite presse repose sur un paradoxe ou plutôt joue de deux fers qu'elle garde précieusement et conjointement au feu : elle doit une grande part de son succès à la sérialité et joue sur l'effet d'entraînement induit par la formule bien connue : « la suite à demain » ; mais elle cultive également le principe de variété et fait en sorte que l'abonné ne sache jamais vraiment à quoi s'attendre lorsqu'il commence la lecture de son journal.

Aussi cette lecture lui procure-t-elle un double plaisir : celui de voir son attente partiellement satisfaite et aussitôt relancée (grâce au procédé du roman feuilleton), et celui de la nouveauté et de l'inattendu. C'est cette deuxième forme de plaisir que je voudrais ici explorer dans le cas précis du *Mousquetaire*. L'analyse ne sera ni systématique ni approfondie, vu l'importance du corpus considéré et l'espace limité de cette contribution, mais je vais essayer de lancer quelques pistes et de souligner quelques tendances de fond.

*Le Mousquetaire* assume pleinement sa fonction divertissante et use largement de la terminologie spécifique qu'emploie la petite presse pour se distinguer de la grande. À la lecture du journal, on est frappé par la récurrence des termes qui connotent la petitesse, le fragmentaire, le non sérieux, le léger ou l'anecdotique. À cet égard, la dernière phrase d'un article de Saphir résonne comme un manifeste : « Mais arrêtons-nous, car en continuant de la sorte, nous bâtirions tout un système, et nous ne voulons que raconter une petite aventure »<sup>1</sup>. Les titres changeants de la rubrique des nouvelles à la main en sont un autre

---

<sup>1</sup> *Mousquetaire*, n° 300, jeudi 21 septembre 1854.

indice. Nombreux sont ceux qui soulignent la légèreté du propos, voire son aspect fumeux, parfois en rapport étroit avec les circonstances dans lesquelles l'article a vraisemblablement été rédigé, comme « Bouffées de cigare » ou « Entre deux pipes ». D'autres titres insistent sur le côté décousu, la disparate voire la contingence de ce qui est raconté, comme « Variétés », « Propos interrompus », « Histoire de causer », « Prime-sautières », « Zigs-zags » ou « Feux-Follets ». L'humilité (feinte ou réelle) est souvent mise en avant (« Fleurettes », « Effleurage bibliographique<sup>2</sup> », « Glanes » ou « Croquis »), quand ce n'est pas l'aspect éphémère ou le caractère transitoire (« Petits-Paris », « Petite gazette », « Petit journal du soir », « Nouvelles petites et grandes », « Au jour le jour (Petits mémoires du temps) »). L'hétérogénéité du propos est toujours revendiquée, le recours au fourre-tout jamais exclu : « Tutti frutti », « Un peu de tout », « Bric-à-brac », « Chronique », [p. 134 →] « Nouvelles théâtrales et autres ». Enfin, de nombreux titres cumulent différents aspects déjà relevés, comme « En fumant ma pipe. Menus propos et zig-zag » ou « Entre deux pipes – Propos interrompus ».

La fonction divertissante du *Mousquetaire* est un postulat défendu par toutes les plumes qui y collaborent, fût-ce par antiphrase comme dans l'article intitulé « Heureux les pauvres d'esprit » signé de l'obscur Alfred Azur :

Mais hélas ! par cela même que l'esprit est une marchandise rare, il se paie cher. Au prix de combien de déboires, de tracasseries, d'ennuis de toutes sortes, on achète le droit d'être spirituel !

Prenons pour exemple les gens qui font métier d'esprit, qui en vendent à tant la ligne, comme vous, monsieur, vous vendez le drap à tant le mètre. Et vous reconnaissez tout d'abord l'immense avantage qu'à votre profession sur la leur ; j'allais dire sur la nôtre. – Une pièce de drap vient de sortir de vos ateliers, vous l'exposez dans vos magasins, et si l'étoffe est fine, de belle qualité, chacun s'accorde à la trouver telle. Pas de jalousie, pas de rivalité, c'est votre métier, et vous devez vous y connaître.

Mais qu'une œuvre d'esprit vienne à paraître ; que de récriminations elle va soulever<sup>3</sup> !

Émile Deschamps s'autorise même de ce caractère intrinsèque pour proposer à Alexandre Dumas un sujet de ce fait tout exotique : « Voici quelques pages où je traite de l'ENNUI. C'est un mot et une chose auxquels vos lecteurs sont fort étrangers. Peut-être, à titre de nouveauté, voudrez-vous leur offrir ce travail<sup>4</sup> ? »

Les lecteurs sont quant à eux très attachés à cette vertu divertissante, comme le montrent clairement nombre de lettres publiées dans les colonnes du journal. Ainsi, un marin en arrive à supplier Dumas de poursuivre son entreprise éditoriale : « Nous en avons besoin pour dissiper les ennuis de nos longues croisières<sup>5</sup> », tandis qu'un autre particulier adresse « Au Mousquetaire » une longue harangue célébrant son esprit et lui souhaitant longue vie :

En avant, hardi Mousquetaire, en avant ! [...]

<sup>2</sup> Une seule occurrence (n° 208, vendredi 27 juillet 1855).

<sup>3</sup> *Mousquetaire*, n° 306, mercredi 27 septembre 1854.

<sup>4</sup> *Mousquetaire*, n° 208, mardi 20 juin 1854.

<sup>5</sup> *Mousquetaire*, n° 209, mercredi 21 juin 1854.

Surtout conservez-nous cette gaîté charmante, qui toujours nous séduit et nous entraîne. Le rire est l'ami du foyer quand l'hiver réunit autour de l'âtre, et qu'on a besoin de l'esprit pour accompagner les gais pétilléments du bois enflammé. [...]

Courage donc, hardi Mousquetaire, riez encore, égayez-nous longtemps ; cachez toujours, sous votre parole si vivement joyeuse et spirituelle, l'enseignement affectueux qui nous plaît par sa bonhomie. [...]

Songez qu'avant un an, nous vous devons une médaille avec cet exergue :  
*Au grand amuseur public, le monde ennuyé reconnaissant*<sup>6</sup>.

[p. 135 —>] Les autres journaux prennent acte de cette dimension constitutive de l'identité du *Mousquetaire* si l'on en croit les extraits que Dumas insère dans sa publication. René de Rovigo, dans la *Chronique de France*, déclare « aime[r] cette feuille si amusante, si variée et déjà si populaire »<sup>7</sup>. Sous la plume de Gustave Claudin, un extrait du *Nouvelliste de Rouen* évoque longuement l'activité romanesque du rédacteur en chef avant d'aborder le chapitre de ses nouvelles occupations journalistiques et de conclure : Dumas « a fondé le *Mousquetaire*, dans lequel, chaque jour, il dépense en prodige l'esprit qui ne trouve point de place dans ses livres »<sup>8</sup>. Quant à la *Gazette parisienne*, elle célèbre la réussite de l'entreprise, au terme de la première année de parution du journal, en des termes enthousiastes :

– Un journal écrit par Dumas, ou pour Dumas par ses amis, ses lecteurs, ses admirateurs !

– Une saillie perpétuelle, de l'esprit à jet continu, du style en colonnes, en feuillets, en entrefilets, en petits articles, en gros romans ! – de l'or en barre !

– C'est charmant, adorable, amusant, délirant, ravissant, délicieux, divin, parfait !

Donnez vite ! donnez encore, et puis un autre et toujours.

Et la foule suivit la foule – selon l'habitude, et, quinze jours, trois semaines après, Paris entier demandait le *Mousquetaire*, et refusait net de se coucher si le *Mousquetaire*, par aventure, était en retard.

Paris ne pouvait pas plus se passer du *Mousquetaire*, le soir, que de lait le matin.

Les journaux d'esprit sont comme les vins bons et généreux, ils plaisent toujours et s'améliorent sans cesse<sup>9</sup>.

Si la visée foncièrement divertissante du *Mousquetaire* s'explique d'abord évidemment par le contexte politique de son lancement, elle lui a néanmoins été reprochée. Ainsi, commentant le numéro spécimen qui proposait le « Programme artistique » du journal<sup>10</sup>, Philibert Audebrand, tout en reconnaissant la difficulté conjoncturelle de l'entreprise (« En ce moment, Paris ressemblait à Stamboul »), déplore l'attitude timorée du rédacteur en chef : « Vous venez de parcourir le prospectus. Disons-le vite : ce fut une déconvenue. On trouvait que le revenant de Bruxelles ne savait que s'échapper dans des enfantillages<sup>11</sup> ». Pourtant, dans ce programme initial, le divertissement n'avait aucune place explicitement allouée ; la

<sup>6</sup> *Mousquetaire*, n° 14, samedi 3 décembre 1853.

<sup>7</sup> *Mousquetaire*, n° 101, mercredi 1<sup>er</sup> et jeudi 2 mars 1854.

<sup>8</sup> *Mousquetaire*, n° 85, lundi 13 février 1854.

<sup>9</sup> *Mousquetaire*, n° 381, mardi 12 décembre 1854.

<sup>10</sup> *Mousquetaire*, n° 1, samedi 12 novembre 1853.

<sup>11</sup> Passage cité par SCHOPP (Claude) dans *Alexandre Dumas en bras de chemise*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002, p. 119-120.

propension récréative du journal s'est développée – et toujours plus affirmée – dans la pratique quotidienne ; évolution qui a elle aussi suscité l'ire rétrospective d'Audebrand :

[p. 136 →] Des contes, des causeries, quelques jolis portraits, rien que des choses aimables, Alexandre Dumas ne concevait pas qu'on pût suivre un autre programme. Très peu lettré au fond, comme on sait, n'ayant jamais fait que des études classiques rudimentaires, il n'admettait le journalisme que comme pourrait le comprendre un enfant et une femme, c'est-à-dire par le côté purement récréatif. « Cet article est-il amusant, oui ou non ? » Tout son *critérium* résidait dans cette formule. « Mais, lui disait un jour l'un de ses collaborateurs, ce qui est amusant pour la foule serait fort ennuyeux pour un esprit tel que celui de Lamennais ou de M. Guizot ? » Il ne se donnait même pas la peine d'écouter. [...] Aussi *Le Mousquetaire* ne devait jamais être et n'a jamais été, en effet, un journal sérieux<sup>12</sup>.

La propension du *Mousquetaire* au divertissement de ses lecteurs étant dorénavant clairement établie, on peut maintenant se demander comment il s'y prend pour remplir son office. Procédons donc à une exploration en règle des lieux où souffle l'esprit.

La première difficulté vient justement de ce que cet esprit est partout présent : il n'est pas cantonné dans des rubriques spécifiques dûment identifiées. Aussi, pour des raisons évidentes, ai-je choisi de resserrer mon corpus en excluant les romans-feuilletons et les publications sérielles qui s'en rapprochent, ainsi que les causeries (à quelques exceptions près) dans la mesure où elles forment un ensemble homogène requérant un traitement particulier. Pour la même raison, je laisse aussi de côté les plumes singulières comme celles de Dumas lui-même<sup>13</sup>, Aurélien Scholl<sup>14</sup> ou Saphir.

Si l'on se situe au niveau macro-textuel, il apparaît que le mode de construction du journal (qui repose sur un évident principe de variété) est un élément fondamental et un ressort important de son aspect divertissant. Dans l'économie même du journal, on note l'extrême variété dont la composition de chaque numéro fait montre. Pour ne pas lasser le lecteur, les genres et les thèmes alternent constamment : correspondance (lettres insérées directement ou lettres contenues dans des articles), poésie, extrait de roman, physiologies, anecdotes contemporaines ou historiques, récits de voyages, revues des théâtres, parutions littéraires, littérature étrangère, scènes de théâtre, biographies d'acteurs et « des grands hommes d'Allemagne », etc. On trouve même un « Examen phrénologique de M. Alex. Dumas »<sup>15</sup> ! De même, au sein des rubriques récurrentes, les plumes varient : Dumas occupe évidemment très souvent le rez-de-chaussée, mais pas toujours ; quant aux nouvelles à la main, elles peuvent voir se succéder, sous un même titre, des auteurs différents : en mars 1854, Hector d'Assoucy et J. Canneaux rédigent en alternance la « Petite gazette ».

[p. 137 →] Le principe de variété se décline aussi thématiquement. En particulier, le journal a souvent recours à la diversité des lieux évoqués : le récit de

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 121-122.

<sup>13</sup> Voir les travaux de SCHOPP (Claude), *passim*.

<sup>14</sup> Voir THERENTY (Marie-Ève), « Une Californie d'esprit. Rire et connivence journalistique au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Humoresques*, n° 21, 2004, p. 86-88.

<sup>15</sup> *Mousquetaire*, n° 322, vendredi 13 octobre 1854.

voyage fournit un dérivatif au terne quotidien et offre au lecteur une évasion bienvenue ; il le divertit et lui donne l'impression de pouvoir être partout à la fois sans avoir à quitter son domicile. Ainsi, à la fin d'une « Causerie avec mes lecteurs », Dumas joue sur ce don d'ubiquité fictif à laquelle accède tout lecteur du *Mousquetaire* :

En attendant, à demain, chers lecteurs, la reprise de mes *Mémoires*, – vous vous rappelez, si vous ne vous rappelez pas, je vous le rappelle, vous vous rappelez que nous nous sommes quittés au moment où j'arrivais à Genève.

Soyez tranquilles, nous n'allons pas recommencer nos impressions de voyage, je donnerai seulement quelques explications sur le beefsteak d'ours, sur la pêche aux truites et sur quelques autres points d'histoire naturelle qui ont fait scandale dans le monde des savans et des aubergistes.

À demain donc, chers lecteurs, nous nous retrouverons aux bords du lac de Genève.

Dans trois jours, je vous ramènerai sur les bords du Danube ; que Dieu me prête vie, et je vous promets que nous ferons ensemble le tour du monde<sup>16</sup>.

Dans une autre causerie, il souligne les évidents avantages du voyage dans un fauteuil : « Incessamment, vous allez donc voyager, chers lecteurs, avec Hadji-Abd-el Hamid de la mer Rouge au Zanguebar, et de Constantinople à Tuggurth, et de ce voyage, vous aurez tout le plaisir, sans en avoir la fatigue, et sans en courir les dangers<sup>17</sup>. »

Dans *Le Mousquetaire*, la variété n'est pas seulement topographique, elle est aussi historique ; les voyages se font dans le temps, comme dans l'espace, et si les récits historiques sont évidemment légion (mémoires, romans, etc.), on trouve même dans le corpus quelques textes d'anticipation, comme cette causerie où Dumas imagine plaisamment « qu'un vol de savans australiens s'abatte, dans 4.000 ans, à l'entour des ruines de la colonne triomphale de 1805 » : en raison des barbarismes commis par l'Institut, jamais ces « Champollion de 5855 » ne parviendraient à comprendre le sens de l'inscription latine qui orne la colonne Vendôme<sup>18</sup> ! L'esprit, source du divertissement se diffuse donc dans tous les lieux du journal, du rez-de-chaussée aux étages. Mais il y a quand même des rubriques ou des types d'articles, des articles d'humeur, parlant de tout et de rien et qui sont la marque de fabrique et le lieu où souffle particulièrement l'esprit ; ce sont les nouvelles à la main et les lisettes.

Historiquement, les nouvelles à la main étaient des feuilles d'information manuscrites qui contenaient souvent des anecdotes scandaleuses ou malignes. [p. 138 →] Le terme s'est ensuite spécialisé dans le registre du mot d'esprit et de la petite histoire<sup>19</sup>. Prenons quatre exemples dans *Le Mousquetaire* :

<sup>16</sup> *Mousquetaire*, n° 309, samedi 30 septembre 1854.

<sup>17</sup> *Mousquetaire*, n° 316, samedi 7 octobre 1854.

<sup>18</sup> *Mousquetaire*, n° 128, mardi 8 mai 1855.

<sup>19</sup> Voir THERENTY (Marie-Ève), « De la nouvelle à la main à l'histoire drôle : héritages des sociabilités journalistiques du XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Tangence*, n° 80, 2006, p. 41-58 ; et de la même, « Les boutiques d'esprit. Sociabilités journalistiques et production littéraire (1830-1870) », article à paraître dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*.

Tout le monde connaît M. Villemain. Un confrère causait dernièrement avec lui, et, au milieu d'une dissertation de haute esthétique, s'interrompit tout à coup pour dire :

– Nous autres bossus, nous avons au moins une consolation : nous avons tous de l'esprit comme quatre.

Surpris de cette parole, M. Villemain ne perdit cependant pas contenance ; il promena lentement un regard appréciateur sur toute la personne de son compagnon. Puis d'un ton paternel :

– Pardon ! lui dit-il, vous n'êtes que contrefait<sup>20</sup>.

Henri Heine me disait un jour en me voyant entrer chez lui : Mon ami, vous me trouverez un peu bête aujourd'hui. M. X... sort d'ici. Nous venons d'échanger nos idées<sup>21</sup>.

Le dictionnaire de l'Académie est un ouvrage d'une lecture fort agréable, mais on regrette de ne pas y trouver plus de suite dans les idées<sup>22</sup>.

#### CONTREFAÇON BELGE

Plusieurs personnes attablées à un des restaurants du boulevard parlaient de la contrefaçon belge, et l'une d'elle essayait, – mais vainement, – d'exciter l'indignation d'un négociant de Paris contre cette industrie peu délicate.

– Les gens de Bruxelles auront beau faire, dit le commerçant, ils n'égalent jamais nos produits.

– Qui vous fait penser cela ?

– Tout ce qu'ils font... Voyez nos choux, et voyez les leurs ? répondit le négociant optimiste en désignant un chou de Bruxelles fiché à sa fourchette<sup>23</sup>.

Le procédé de la pointe finale est visiblement récurrent, et d'autres textes sont des bavardages plus ou moins bienveillants. Par exemple, Marie Michon (c'est-à-dire la Comtesse Dash) s'exclame : « Maintenant venons-en aux *cancans*, s'il vous plait. C'est la partie la plus amusante de ma tâche<sup>24</sup> ». Faire rire, se moquer, c'est bien la visée de la nouvelle à la main qui a cependant aussi simplement pour but de donner des nouvelles et d'informer le lecteur de tout ce qui peut l'intéresser et l'émouvoir. Ainsi, V. Cochinat glose en ces termes sa nouvelle mission :

[p. 139 —>] Au lieu de : *Nouvelles théâtrales et autres*, c'est désormais sous le titre d'*Histoire de causer* que j'aurai l'honneur d'épancher mon âme dans celle de nos charmants lecteurs et de nos adorables lectrices, grâce à la bienveillance de M. Alex. Dumas, notre cher rédacteur en chef.

Je leur raconterai deux ou trois fois par semaine tout ce que j'aurai entendu, tout ce qui me parviendra, tout ce qu'on m'aura écrit ou envoyé de drôle, de gai, de spirituel ou même de sentimental, et cela sans aucune prétention, pas même avec celle de donner comme authentiques des anecdotes ou des mots que je n'aurai pas pu contrôler<sup>25</sup>.

<sup>20</sup> Canneaux, « Petite gazette », *Mousquetaire*, n° 114, mercredi 15 mars 1854.

<sup>21</sup> A. Weill, « Prime-sautières », *Mousquetaire*, n° 276, lundi 28 août 1854.

<sup>22</sup> William L. Hughes, « Bouffées de cigare », *Mousquetaire*, n° 351, dimanche 12 novembre 1854.

<sup>23</sup> V. Cochinat, « Histoire de causer », *Mousquetaire*, n° 276, mercredi 3 octobre 1855.

<sup>24</sup> *Mousquetaire*, n° 42, samedi 10 février 1855.

<sup>25</sup> *Mousquetaire*, n° 257, vendredi 14 septembre 1855.

Le genre de la lisette est moins aisé à définir. Alphonse Karr utilise le terme dans ses mémoires à un moment où il parle du *Figaro* de 1831 : « J’y insérai des articles de philosophie gaie et de poésie champêtre, hélas en prose ; ce qu’un de mes collaborateurs baptisa du nom ironique de “lisettes” » (*Le Livre de bord*<sup>26</sup>). Mais le « genre » est surtout analysé par Audebrand, dans le *Mousquetaire* lui-même, au fil d’une série d’articles intitulés « Petit voyage à travers l’ancienne presse » :

On appelait *Lisette*, il y a trente ans, cet article de cent lignes né d’un caprice de l’esprit et jeté sur le papier, entre deux cigares, uniquement pour le plaisir du lecteur. Dans l’élaboration de l’œuvre, l’idée importait peu ; on ne s’attachait qu’à la forme. Il y a plusieurs définitions. « C’est une lecture sur le pouce, disait M. Prosper Mérimée, » qui s’y connaissait. — « C’est une meringue destinée à faire oublier les tartines, » écrivait M. Bohain, qui en a commandé des milliers.

De l’aveu des grands Critiques eux-mêmes (ils ont leurs heures de franchise), il n’y a pas en littérature de métier plus difficile que celui qui consiste à faire *la Lisette*. [...]

*La Lisette* a une belle généalogie, ce que tant d’autres choses n’ont certainement pas.

On trouve au nombre de ses ancêtres trois noms illustres : Lucien, Rabelais et Voltaire<sup>27</sup>.

Parmi les lisettes, Audebrand isole plusieurs sous-catégories. La première est la lisette épigrammatique :

En regard de la *Lisette* proprement dite, type de genre, boutade anodine, imaginée uniquement pour les plaisirs de celui qui lit, il y en a une autre d’un ton moins inoffensif. Celle-là cache en elle le dard aigu de la guêpe. C’est une fille de la Grèce, qui s’est nourrie du miel d’Aristophane. Rien ne lui coûte pour répandre une vérité ni pour exercer une critique. On l’appelle la *Lisette* épigrammatique. [...]

Édouard Ourliac, en Don Quichotte de l’épigramme, allait volontiers se battre contre les moulins à vent du ridicule. Pas de travers qui ne trouvât en lui un persifleur inexorable. Il en voulait surtout à ces *fruits secs* de toutes les Écoles, qui, ne sachant être propres à rien, croient s’affranchir de toute [p. 140 →] obligation sociale en prenant un brevet d’artiste. Vous allez voir comment ce thème passe peu à peu sous sa plume jusqu’à la raillerie la plus sanglante.

« Il y a une caste, une horde plus nombreuse, plus envahissante, plus funeste à la société que les épiciers. L’épicier n’est plus que le moindre de nos maux ; l’épicier n’existe plus. C’est l’artiste qui l’a tué. Les artistes lui ont succédé et le font cruellement oublier. [...]

« Mais j’y pense ! À voir l’épicier si rare et l’artiste si nombreux, comment ne pas croire à une perfide transformation, à une métempsychose funeste ? Plus de doute, l’épicier a passé dans le corps d’une autre bête. L’épicier ne pouvait mourir ; il s’est fait artiste.

« C’est lui qui achève de décrier son ancienne profession.

« C’est lui qui n’ouvre pas la bouche sans avoir la prétention de dire un mot piquant.

« C’est lui qui organise de petites chapelles littéraires, à condition qu’on le mettra sur l’autel.

« C’est lui qui fait des feuilletons de critique si profonds que personne n’y entend goutte, ni lui non plus.

« C’est lui qui veut être et qui sera de l’Académie. Qu’il y reste<sup>28</sup> ! »

<sup>26</sup> Je remercie Marie-Ève Thérenty pour cette indication.

<sup>27</sup> *Mousquetaire*, n° 160, lundi 1<sup>er</sup> mai 1854.

Il y a encore la lisette anecdotique :

[...] celle qui raconte le fait d'hier ou qui élucide le petit mystère de ce matin. Si je ne me trompe, celle-là descend en ligne directe des *Historiettes* de Tallemant des Réaux et des caquetages de Bachaumont. Un critique consciencieux dirait, après l'avoir introduite dans l'alambic d'un examen de deux heures, qu'il y a en elle divers éléments, et, par exemple, un peu d'histoire, et beaucoup de fantaisie. Il m'a été donné de la rencontrer souvent sur mon passage, et j'ai toujours trouvé en elle un oiseau au plumage croisé, une sorte d'être hybride, enfant du caprice et de la vérité tout ensemble. Les gourmets littéraires vous diront que c'est l'étrangeté même de sa nature qui la rend piquante<sup>29</sup>.

Enfin on trouve la lisette humoristique dont Audebrand fournit un exemple emprunté à Claudon<sup>30</sup>.

Cependant, toujours d'après Audebrand, le temps de la lisette est révolu, elle appartient au passé, elle a fleuri sous la Restauration – et la révolution de 1848 lui a donné le coup de grâce. On ne devrait donc pas utiliser ce terme pour caractériser des contributions au *Mousquetaire*. Néanmoins, il y a pour le moins une filiation entre ces textes dont le genre n'est pas clairement défini et qui sont mis à distance historique dans le discours d'Audebrand à l'intérieur du journal, et ceux avec lesquels il voisine qui sont appelés seulement « fragments » ou « morceaux ». Par exemple, Dumas appelle les extraits du *Livre de la* [p. 141 →] *vie* par Saphir des « fragments humoristiques<sup>31</sup> ». Dans une causerie, il affirme à ses lecteurs que chaque fois qu'ils trouveront « dans le *Premier-Mousquetaire* [...] quelque fragment humoristique plein de pensées inattendues, plein d'esprit original, ce fragment est toujours et éternellement de [son] ami Saphir<sup>32</sup> ». De même, de nombreux titres d'articles introduisent des fragments qui appartiennent très vraisemblablement à la catégorie des lisettes<sup>33</sup>.

---

<sup>28</sup> *Mousquetaire*, n° 162, mercredi 3 mai 1854.

<sup>29</sup> *Mousquetaire*, n° 163, jeudi 4 mai 1854.

<sup>30</sup> *Mousquetaire*, n° 286, jeudi 7 septembre 1854. Voir aussi une belle *Lisette* de Jules Lovy intitulée : « Le testament d'un journaliste », qui est « empreinte de jovialité » selon Audebrand (n° 289, dimanche 10 septembre 1854).

<sup>31</sup> Causerie du mercredi 8 février 1854 (n° 80).

<sup>32</sup> *Mousquetaire*, n° 83, samedi 11 février 1854.

<sup>33</sup> En voici quelques exemples caractéristiques : « Pendant que le hibou chante – Broderie nocturne » par Casimir Daumas (n° 112, lundi 13 mars 1854) ; « Mœurs et portraits – Le dégreuvé récalcitrant, anecdote électorale » par Émile Deschamps (n° 230, mercredi 12 juillet 1854) ; « Guitare – À quel âge est-on vieux ? » par Philibert Audebrand (n° 259, jeudi 10 août 1854) ; « Un voyage dans le Marais » par Alfred Azur (n° 295, samedi 16 septembre 1854) ; « Biographie d'un lampion par lui-même » par Émile Deschamps (n° 312, mardi 3 octobre 1854) ; « Types parisiens – Le cultivateur en chambre » par Alex. Privat d'Anglemon (n° 332, lundi 23 octobre 1854) ; « Au diable l'espérance – Boutade humoristique » par Saphir (n° 359, lundi 20 novembre 1854) ; « À bas le printemps – Boutade humoristique » par Saphir (n° 360, mardi 21 novembre 1854) ; « Aphorismes d'un philosophe ennuyé » par ? (n° 360, mardi 21 novembre 1854) ; « Tristes variations sur un thème gai » par Saphir (n° 369, jeudi 30 novembre 1854) ; « Dénouement possible – Boutade philosophique » par Émile Deschamps (n° 376, jeudi 7 décembre 1854) ; « Qu'est-ce qu'un homme d'esprit (Traduction plus que libre de l'italien) » signé J. Asopios (n° 26, vendredi 26 janvier 1855) ; « Boutade contre l'ennui, et moyen de le traiter. À la femme qui ne s'ennuie jamais » par J. Asopios (n° 30, mardi 30 janvier 1855) ; « La comédie à la fenêtre – Deux maris. Fantaisie d'une nuit d'été » par J. Asopios (n° 48, samedi 17 février 1855) ; « Conversation à outrance entre

Ainsi, le terme de lisette présente l'intérêt d'étiqueter ou de subsumer un ensemble de textes qu'il serait sinon très difficile d'isoler et de caractériser, c'est-à-dire tous les articles qui ne sont ni des épisodes de roman ou d'un récit suivi, ni des nouvelles à la main, ni des causeries, ni des lettres, ni des compte rendus de théâtre ou d'ouvrages. Une définition négative, certes, mais non négligeable.

Si l'esprit souffle en tous lieux dans *Le Mousquetaire*, c'est qu'il est le fruit de la mise en œuvre concertée d'une poétique de la fantaisie : ce n'est pas le rire pour le rire qui est recherché, pas plus que la satire cinglante à tout prix, mais quelque chose de plus mêlé, un entre deux<sup>34</sup>. Certes, pour commencer, il faut reconnaître que le journal ne s'est pas toujours abstenu de prendre violemment parti. Certaines personnes ont été franchement attaquées, ainsi des critiques littéraires en place Buloz, Planche et Janin<sup>35</sup>. Arrêtons-nous sur un [p. 142 →] seul exemple qui se signale par la simplicité et l'efficacité du procédé employé. Sous le titre « N° 23. M. Jules Janin, chronologiste », Dumas a disposé deux colonnes. Dans celle de gauche, il reproduit un extrait du compte rendu que le critique a rédigé en 1843 de l'une de ses pièces de théâtre, les *Demoiselles de Saint-Cyr* :

[...] Et enfin, il faut convenir que Mme de Montbazon est une bien bonne femme de remettre ainsi à un tiers des lettres de cette importance. Certes, cette dame n'avait pas toute cette autorité QUAND LE CARDINAL DE RICHELIEU FAISAIT TRANCHER LA TÊTE À SON BEAU-FRÈRE, LE CHEVALIER DE ROHAN (1674), il y a juste trente-cinq ans de cela.

Dans la colonne de droite, Dumas commente :

Tout en acceptant la leçon d'histoire que nous donne M. Janin sur l'âge de Mme de Montbazon, nous lui demanderons comment le cardinal de Richelieu, mort en 1642, pouvait, en 1674, faire couper la tête au chevalier de Rohan. Il fallait qu'il fût bien cruel. A. D.<sup>36</sup>

*Le Mousquetaire* a aussi poussé quelques pointes en direction des corps constitués, comme l'Institut, dans l'ensemble des trois causeries déjà mentionnées qui montre que l'Académie « ne sait pas le latin » à propos de l'inscription ornant la colonne Vendôme, et qui sera repris en volume sous le titre ironique : « Ah qu'on est fier d'être français ».

Mais ces attaques caractérisées sont finalement peu nombreuses et la conjoncture politique l'explique sûrement : *Le Mousquetaire* paraît dans le « trou » qu'isole Jean Watelet dans son article sur la presse satirique<sup>37</sup>. Le ressort essentiel

---

mon épicier et moi – (L'idéal) » signé Jules de Saint-Félix (n° 56, dimanche 25 février 1855) ; « Le chapeau, c'est l'homme. Étude physiologique et pittoresque » par Jules de Saint-Félix (n° 79, mardi 20 mars 1855).

<sup>34</sup> Cette dualité était soulignée par Janin : « Le petit journal, cette piqure et cette fête de chaque jour, est un des compagnons de la liberté de la presse. Il rit en piquant, il pique en riant, il trouve, en se jouant, le côté ridicule des hommes les plus graves et des choses les plus sérieuses. Il est la voix qui chante et l'esprit qui médite ». Propos cités par Jean-Didier Wagner dans l'introduction du dossier sur « La petite presse », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 19, 2005, p. 5.

<sup>35</sup> Voir ici même le chapitre 4.

<sup>36</sup> *Mousquetaire*, n° 396, jeudi 28 décembre 1854.

<sup>37</sup> Dans CHARTIER (Roger) et MARTIN (Henri-Jean), *Histoire de l'édition française*, t. III, « Le temps des éditeurs. Du romantisme à la Belle-Époque », Fayard, 1990, p. 369-374.

du journal n'est donc pas la satire<sup>38</sup> mais un mélange plaisant dont la formule (aux sens chimique et littéraire du terme) se trouve peut-être dans la définition que Cœttinger donne d'un jeune auteur qu'il recommande à Dumas : c'est « un Saphir français, un auteur humoristique qui mérite d'être connu par vous et tous ceux qui savent apprécier *la larme qui sourit et le sourire qui pleure*<sup>39</sup> ».

La fantaisie mise en œuvre dans *Le Mousquetaire* a certes beaucoup à voir avec l'utilisation de procédés comiques récurrents. Mais il est à noter que souvent les contributeurs disent se démarquer des procédés trop connus – ou du moins jouent à faire comme si. Par exemple, Jules Du Vernay pèse les avantages et les inconvénients de l'usage du calembour :

Inventez demain l'art de naviguer dans l'air avec des ailes attachées aux omoplates, et vous verrez beau jeu.

[p. 143 →] Tout le monde voudra voler.

Hélas ! on vole déjà bien assez sans cela.

Mais ne nous arrêtons pas à de frivoles amusemens de grammaire. Le jeu de mots nous perd. On devrait adopter une grande loi ainsi conçue : « Le calembour est puni de mort ! »

Il est vrai que, par suite, la race des imbéciles ne tarderait pas à disparaître, et alors que deviendrions-nous, je vous le demande ?

Gardons le calembour<sup>40</sup>, [...].

Les vertus de l'anecdote elle-même sont contestées dans un article de Saphir intitulé « L'anecdote-morbus » : il y présente un personnage qui ne cesse de raconter des historiettes et que tout le monde fuit comme la peste<sup>41</sup>. Quant à la blague, elle est fréquemment moquée. L. Couailhac la compte au nombre des « infirmités de notre époque<sup>42</sup> » et la considère comme un véritable fléau :

Encore un mot sur la *blague*, cet *oidium* de l'esprit.

Elle n'a jamais produit que des œuvres médiocres [...].

Les ateliers, les directions, les bureaux de journaux où la blague domine sont des affaires perdues<sup>43</sup>.

Quoi qu'il en soit de ces mises à distance réelles ou feintes, les procédés comiques récurrents de la petite presse sont bien présents dans *Le Mousquetaire*. Le recours à la pointe finale est constant :

Un critique de l'école réaliste vient d'agiter cette question dans un recueil intitulé la *Bibliothèque universelle de Genève* : « Comment faites-vous vivre vos personnages, auteurs du cycle d'hier ? Ils meurent constamment de faim, ce qui prouve qu'ils ne sont pas vrais. » – Sur cette proposition, il m'est venu la pensée d'entrer dans quelques idées d'analyse. Nous allons voir jusqu'à quel point le critique réaliste a été réel.

<sup>38</sup> Comparer avec THERENTY (Marie-Ève), « L'esprit de la petite presse satirique : épigramme et caricature », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 19, p.15-19.

<sup>39</sup> *Mousquetaire*, n° 311, lundi 2 octobre 1854 [souligné par nous].

<sup>40</sup> *Mousquetaire*, n° 325, lundi 16 octobre 1854.

<sup>41</sup> *Mousquetaire*, n° 358, dimanche 19 novembre 1854.

<sup>42</sup> *Mousquetaire*, n° 189, dimanche 8 juillet 1855.

<sup>43</sup> *Mousquetaire*, n° 203, dimanche 22 juillet 1855.

Philibert Audebrand passe alors en revue de nombreux cas destinés à illustrer « Comment vivent les héros de roman ? », avant de conclure :

On me reprochera peut-être d'avoir gardé le silence sur M. Ch. Paul de Kock (père). – Celui-là, je le reconnais, nourrit bien ses personnages, et les gens de goût trouvent même qu'il les sustente trop. – Mais cette surabondance n'est pas un défaut, au contraire, chez un écrivain qui fait les délices des cuisinières<sup>44</sup>.

On trouve aussi de nombreux jeux de mots fondés sur les diverses significations d'un même terme :

[p. 144 →] Considérée du point de vue architecturale [sic], la Bourse est plate. L'architecte l'a-t-il fait ainsi exprès ? Eh ! mon Dieu, non : cela s'est fait de soi-même. L'artiste s'agite, rumine et la nature des choses le mène. À Lyon, à Nantes... la Bourse est plate, toutes les Bourses sont plates<sup>45</sup>.

ou sur une impropreté langagière, comme dans cette lettre-bulletin de santé envoyée par Heine à Dumas :

Je suis toujours dans le même état ; mes crampes de gorge sont toujours les mêmes et elles m'empêchent de faire de longues dictées. Le mot *dicter* me rappelle, dans ce moment, l'imbécile Bavarois qui était mon domestique à Munich. Il avait remarqué que souvent, pendant des journées entières, j'étais occupé à dicter, et, lorsque un de ses dignes compatriotes lui demandait quel était mon état, il répondait : mon maître est dictateur<sup>46</sup>.

Les formules paradoxales fleurissent, ainsi de la formule finale d'une « Boutade humoristique » de Saphir intitulée « Au diable l'espérance » : « Je ne veux plus *espérer* que de ne plus *espérer*, et dans cette ESPÉRANCE, adieu ESPÉRANCE<sup>47</sup>. » La méprise est un ressort comique goûté. Dans son article « La médecine sans médecins », Pébé met en scène un candide en venant à supposer que les médecins ne sont plus nécessaires au vu des nombreuses annonces qui fleurissent dans les journaux, promettant de tout guérir. Mais il se rend compte que personne n'y croit et il ne comprend pas pourquoi :

[...] je ne cesse de lire les annonces médicales, et comme il n'y a plus de fausses nouvelles dans notre pays, je me demande comment il y a encore des médecins quand, de tous côtés, on nous offre la guérison radicale, facile et *franco* ?

Je consultai un de mes amis, journaliste.

– Toutes ces annonces, lui dis-je, est-ce bien véritablement la santé ?

– Oui, me répondit-il, la santé du corps.

Un autre ami, non journaliste, auquel je rapportais cela, m'a répondu :

– Votre ami le journaliste parlait du *corps du journal*<sup>48</sup>.

Les ressorts comiques de l'homonymie, ce « calembourg [sic] produit par le dictionnaire d'une langue et mis en pratique par la société », sont quant à eux

<sup>44</sup> *Mousquetaire*, n° 322, vendredi 13 octobre 1854.

<sup>45</sup> Pébé, « La Bourse et la vie », *Mousquetaire*, n° 270, mardi 22 août 1854.

<sup>46</sup> *Mousquetaire*, n° 215, vendredi 3 août 1855.

<sup>47</sup> *Mousquetaire*, n° 359, lundi 20 novembre 1855.

<sup>48</sup> *Mousquetaire*, n° 35, dimanche 4 février 1855.

illustrés par H. Gourdon de Genouillac au moyen d'un petit récit qui se termine par ce quatrain :

Le jeune homme a *chanté* son rôle,  
Le journal a *chanté* ses louanges,  
Et le journaliste l'a fait *chanter*.  
Trois chants, dont un chantage !<sup>49</sup>

[p. 145 →] La méprise peut enfin être de situation, comme dans cette lettre d'Émile Deschamps à Dumas, qui regrette plaisamment que le caractère fictionnel de ses écrits n'ait pas été bien compris par tous les lecteurs du journal :

*Le Mousquetaire* vient à peine de publier de mes *Appartemens à louer*, que je reçois, de différens côtés, des lettres pleines d'hôtels vacans, avec prière de les indiquer à mon honorable ami *Sir Robert*, qui est fort demandé comme locataire. J'ai répondu à deux ou trois de ces lettres, signées de noms célèbres dans les arts et dans l'industrie : « que tout cela n'était qu'une fiction, et que *Sir Robert* n'avait pas le bonheur ou le malheur d'exister... » mais cette correspondance de propriétaires se multipliant contre toute attente, je viens vous prier d'y couper court, en donnant à la présente lettre la même publicité qu'à mes *Appartemens*. Une chose me console de ces petits tracassés, c'est de voir combien *le Mousquetaire* est lu par tous les publics, et combien votre nom acquiert encore de popularité. Je n'aurais jamais pensé qu'il lui restât quelque chose à gagner. Un géant qui grandit !... c'est superbe<sup>50</sup> !

Mais l'esprit fantaisiste du *Mousquetaire* a surtout beaucoup à voir avec un jeu sur les codes. Nombre d'articles reprennent les marques de la conversation et, indépendamment des traits propres à la causerie dumasienne qu'on laisse ici volontairement de côté<sup>51</sup>, s'approprient cet espace sans contraintes. Souvent, une certaine désinvolture et l'intrication du contenu de l'article avec ce que le lecteur peut observer par lui-même autour de lui créent une familiarité qui rappelle celle de la conversation courante, comme dans cette « Chronique » de Philibert Audebrand publiée à la fin du mois de septembre :

Il souffle de temps en temps, soir et matin, un petit vent de bise. Voilà l'automne. Aux Tuileries, les enfans ramassent les marrons sous les arbres et s'en font des colliers. Voilà l'automne. Le Théâtre-Italien se prépare à r'ouvrir ses portes et à reprendre *Sémiramide*. Voilà l'automne. Bientôt le ciel deviendra gris et lourd comme un bonnet de plomb. Il pleuvra, – il y aura du brouillard ; nous aurons un peu de spleen. Comme préservatif, laissez-moi vous conseiller l'usage de deux livres neufs, tous deux sortis de la Librairie nouvelle, d'abord *la Comédie en Espagne ou les Pronunciamentos*, par M. Paulin Limayrac. Ce qui se passe en ce moment au-delà des Pyrénées donne beaucoup d'à-propos à ces scènes écrites avec l'esprit qu'on connaît au critique de *la Presse*. Le second livre est un recueil de vers de Mme Louise Collet : *Ce qu'on rêve en aimant et l'Acropole d'Athènes*.

Il y a encore d'autres nouveautés ; mais ce sera pour une occasion prochaine<sup>52</sup>.

<sup>49</sup> *Mousquetaire*, n° 371, samedi 2 décembre 1854.

<sup>50</sup> *Mousquetaire*, n°368, mercredi 29 novembre 1854.

<sup>51</sup> Mentionnons cependant un très bel exemple de causerie digressive et rusée dans laquelle Dumas calcule son temps de travail sur le mode rabelaisien de la généalogie de Pantagruel (*Mousquetaire*, n° 253, vendredi 4 août 1854).

<sup>52</sup> *Mousquetaire*, n° 308, vendredi 29 septembre 1854.

Le ton et le plaisir de la conversation excusent toutes les divagations et y invitent même, pourvu que le propos soit agréable. La digression devient un [p. 146 →] art, particulièrement bien mis en pratique par Jules Du Vernay dans son article sur « La télégraphie privée » qui discute, ou devrait discuter, les mérites de l'invention :

Oui, c'est beau s'il faut transmettre une belle et grande nouvelle, annoncer un fait consolant, proclamer une victoire, promulguer l'abaissement d'un homme qui pèse sur les autres hommes, promulguer le triomphe des idées généreuses sur la matière ; ah ! vous avez raison ; – mais...

Mais... (Pardieu ! comment se fait-il qu'un *mais* se glisse si souvent dans les affaires d'ici-bas ?)

Mais... si j'étais en verve de philologie, je vous dirais de bien belles choses sur le mais.

Mais... – Voilà le grand et éternel correctif de tous les petits incidents de l'existence sublunaire.

[...]

Je reviens à la télégraphie privée ; – mais j'avais eu besoin d'une petite digression.

Excusez la seconde. Je suis bavard. – Et vous ?

Et vous aussi, morbleu ! j'en suis bien sûr.

La preuve, c'est que vous me criez depuis dix minutes : « Au fait ! au fait !... Arrivez donc au fait, monsieur, si vous pouvez.

Je le puis, je le dois, je le veux et je le fais. – M'y voici.

Je disais donc que la télégraphie électrique est tombée, par malheur, dans le domaine public<sup>53</sup>. [...]

Épousant les codes de la conversation, *Le Mousquetaire* joue avec les attentes de ses lecteurs ; il suscite leur attention, fait miroiter l'article à venir, et parfois Dumas ne prend la plume que dans cette seule visée, le contenu de l'article se résumant à une simple promesse d'article :

Chers Lecteurs,

Notre causerie d'aujourd'hui n'a pour but que de vous annoncer la causerie de demain.

Je crois avoir trouvé un moyen assez original de vous donner de mes nouvelles et de celles de nos amis.

À demain donc, chers lecteurs<sup>54</sup>.

Quant à Névire, il expliquant, sur quatre colonnes, les raisons qui font « qu'aujourd'hui [il se] présente ici les mains vides<sup>55</sup> » dans un article opportunément intitulé « Bulletin dramatique – Où l'auteur ne rend compte de rien ».

L'esprit fantaisiste du journal se nourrit aussi de la réécriture, voire de la parodie. En tout cas, il aime laisser à sentir l'épaisseur culturelle sur laquelle il s'inscrit et s'écrit. La tradition biblique est ainsi souvent convoquée : Névire rédige une suite d'articles intitulés « Les incommodités de Joseph Léchaudé, [p. 147 →] citoyen de Paris » qui sont divisés en plusieurs « Jérémiades »<sup>56</sup> ; Alfred Azur

<sup>53</sup> *Mousquetaire*, n° 325, lundi 16 octobre 1854.

<sup>54</sup> *Mousquetaire*, n° 315, vendredi 6 octobre 1854.

<sup>55</sup> *Mousquetaire*, n° 367, mardi 28 novembre 1854.

<sup>56</sup> *Mousquetaire*, n° 151, jeudi 31 mai 1855.

reprend et inverse le topos des Béatitudes dans son article « Heureux les pauvres d'esprit »<sup>57</sup>, tandis que Albertine Philippe l'actualise dans ses « Béatitudes de 1855 » : « Heureux les riches, car s'ils perdent le royaume du ciel, le royaume de la terre est à eux<sup>58</sup>. » L'histoire littéraire est elle aussi mise à profit. Par exemple, Philibert Audebrand propose une réécriture de *La Cigale et la fourmi* dans « L'envers d'une fable »<sup>59</sup>.

Les codes du récit viatique fournissent quant à eux des règles et des cadres que les plumes du *Mousquetaire* reprennent et pervertissent à l'envi. Dans les colonnes du journal, les véritables récits de voyage voisinent avec des voyages imaginaires, comme le « Voyage drolatique sur l'Olympe, Songe d'une nuit nébuleuse » par J. Asopios, qui précise d'emblée son contrat de lecture :

Ne vous effrayez pas, belles lectrices, ne boudez pas chers lecteurs, mon prologue sera court. – Tous les prologues sont enfans de l'Ennui [...]. Mais lorsqu'il s'agit d'un voyage comme celui que je vais entreprendre, il faut bien prendre ses précautions, s'expliquer clairement, en d'autres termes, faire un prologue, afin de ne pas essuyer, chemin faisant, les reproches de Messieurs les voyageurs. – Je déclare donc :

1° Que je fais voile pour l'Olympe ;

2° Que je voyagerai selon mon caprice et comme il me plaira ;

3° Que mon vaisseau n'est garanti contre les naufrages par aucune société d'assurance, et par conséquent je ne répons nullement de ce qui peut arriver en route ;

4° Que mon intention est de faire un voyage des plus agréables ; mais je n'engage personne de se fier là-dessus. – L'enfer est pavé de bonnes intentions, dit la légende espagnole, – et je professe la plus grande vénération pour toutes les légendes en général, et pour celles de l'Espagne en particulier.

Et sur ce, je prie Poséidon et Éole de nous prendre sous leur puissante égide.

À bord donc, les courageux ! À bord, Messieurs ! À bord, Mesdames ! Nous allons nous mettre en route<sup>60</sup>.

De simples objets peuvent d'ailleurs servir de prétextes à de telles expéditions imaginaires, comme le montre l'article « Excursions lointaines. Voyage autour d'une robe à volans ». E. M. de Lyden s'y place d'entrée sous l'invocation de Xavier de Maistre et se compare à tous les grands voyageurs. Les divers épisodes passent ensuite en revue les volants de la robe en les envisageant comme autant de continents reculés et dangereux : « Je fais voile vers un pays bien plus terrible à aborder que la Colchide<sup>61</sup> ! »

[p. 148 —>] D'autres voyages sont moins fabuleux mais n'emmènent pas le lecteur aussi loin que le titre semblait le promettre. Ainsi, dans sa « Découverte d'un monde nouveau », Paul Bocage met en scène le topos et ses codes, et insiste sur le détournement qu'il va opérer :

On est peut-être étonné à première vue. – Comment se peut-il faire, dit-on, que Paul Bocage, qui a déjà découvert une ville, (Épinay !) découvre coup sur coup un

<sup>57</sup> *Mousquetaire*, n° 306, mercredi 27 septembre 1854.

<sup>58</sup> *Mousquetaire*, n° 22, lundi 22 janvier 1855.

<sup>59</sup> *Mousquetaire*, n° 316, samedi 7 octobre 1854.

<sup>60</sup> *Mousquetaire*, n° 71, lundi 12 mars 1855.

<sup>61</sup> *Mousquetaire*, n° 314, samedi 10 novembre 1855.

nouveau monde, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'une plante ? Mais ce Paul Bocage est donc un touriste privilégié ?

Eh bien, oui, lecteurs : la fée qui a été ma marraine, m'a doué au berceau de la merveilleuse faculté de découvrir, et, je l'avoue sans pudeur, comme sans orgueil, j'ai le don des découvertes, comme d'autres ont le don des langues, ou le don plus hasardeux de se familiariser avec les bêtes sauvages.

Toutefois, je ne suis pas surpris, lecteurs, que vous en soyez étonnés ; mais votre étonnement va acquérir des proportions gigantesques, quand vous saurez que le nouveau-monde que j'ai découvert est situé sous le même degré de latitude que Montmartre, à Paris, au n° 16 ou 18 de la rue Navarin.

La belle plaisanterie, direz-vous. Un nouveau monde rue de Navarin, qu'est-ce qu'il chante-là, et il faut que Paul Bocage ait la monomanie de conter des bourdes aux passans, pour nous en faire avaler de cette nuance-là<sup>62</sup> !

Or Bocage s'offre une heure de complet dépaysement et de totale félicité en assistant, à la suite de l'un de ses amis Savoyard, à une admirable répétition de quatuor – à l'adresse précitée et sans même sortir de la capitale. Il conclut le lendemain sur le même mode :

Tu seras peut-être étonné, honnête Savoyard, de te voir fourré dans mon récit, et ta pudeur s'en alarmera sans doute. – Pardonne-moi, mon vieux, mais je me suis aperçu que je m'étais targué à tort d'avoir découvert ce nouveau monde. C'est toi qui l'as trouvé, je le confesse en toute humilité. – Je déclare donc hautement que tu en es le Christophe Colomb, mais permets-moi de m'en dire l'Americ Vespuce<sup>63</sup>.

Le voyage peut même se faire tout entier à l'intérieur d'un esprit, comme le « Voyage autour d'une lettre » que relate H. Gourdon de Grenouilhac : on lui remet une lettre qui ne lui est pas adressée ; il échafaude aussitôt d'extraordinaires hypothèses sur son destinataire et son contenu alors qu'elle se révèle destinée à son domestique et ne contient qu'une simple convocation à une Assemblée générale des actionnaires de la *Société des Tonnes en caoutchouc*. Le texte se termine sur cette notation plaisamment menaçante :

Je préviens les personnes qui seraient dans l'intention de me dire, lorsqu'elles me rencontreront, que je porte sur ma physionomie l'indice auquel [p. 149 →] on reconnaît habituellement un observateur, que j'ai huit mois de salle chez Grisier, ce qui me permet de corriger les mauvais plaisans<sup>64</sup>.

Grâce à son journal préféré, le lecteur peut donc spirituellement voyager – à sa guise et dans son fauteuil...

Mais la reprise et la réinterprétation des codes ne suffisent pas pour rendre compte des multiples facettes de l'esprit du *Mousquetaire*. Sa fantaisie singulière prend aussi appui sur la construction en demi-teintes d'un univers fictionnel qui englobe les producteurs (les journalistes) et les destinataires (les lecteurs) du discours journalistique : c'est l'univers de la sociabilité journalistique<sup>65</sup>. Cette communauté particulière s'élabore sur des rapports de connivence qui permettent

<sup>62</sup> *Mousquetaire*, n° 33, vendredi 2 février 1855.

<sup>63</sup> *Mousquetaire*, n° 34, samedi 3 février.

<sup>64</sup> *Mousquetaire*, n° 57, lundi 26 février 1855.

<sup>65</sup> Voir les articles déjà cités de THERENTY (Marie-Ève) et SAMINADAYAR-PERRIN (Corinne), *Les discours du journal. Rhétorique et médias au XIX<sup>e</sup> siècle (1836-1885)*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2007, en particulier la section « Parodie et subversion », p. 165-175.

à chacun de comprendre l'autre à demi-mot. Ainsi, après un fragment de Saphir développant une analogie entre le singe et l'homme, Dumas prend la parole et déclare :

Tout ce dernier paragraphe touche de si près à la folie, que nous hésitions à le mettre. Mais, en réfléchissant que l'article était intitulé : *Tablettes d'un fou*, nous avons naturellement compté sur l'indulgence du Lecteur. A. D.<sup>66</sup>.

[tout comme il l'avait déjà fait à la suite des « Tablettes d'un misanthrope – La femme », signées Alceste, l'un des pseudonymes du même Saphir :

Nous prévenons M. Alceste que c'est à titre de malade et pour lui passer une fantaisie de malade, que nous avons donné place à ses pensées dans notre journal ; mais que si son prochain envoi n'est pas plus original et surtout plus galant que celui-ci, nous nous croirons quitte envers lui et sa misanthropie : nous ne voulons pas, pour un abonné, nous brouiller avec nos abonnées. A. D. (Dimanche 19 Février 1854 – n° 91)]

Le journaliste, par un procédé autoréflexif, se prend lui-même pour objet et expose au lecteur ce qui devrait rester caché ; les instruments, l'arrière-boutique et la « cuisine du journal » deviennent le sujet même de l'écriture. Par exemple, dans « La suite au prochain numéro », Alexandre Guérin commence par montrer l'usure de cette formule usuelle du feuilleton, avant de terminer par son éloge enthousiaste et une célébration des mondes possibles sur lesquels elle ouvre :

Parmi les *ficelles* de la littérature en général et des feuilletons en particulier, il en est une usée jusqu'à la corde, et qui, cependant, fera toujours son effet dans n'importe quelle circonstance. C'est un moyen de chatouiller la curiosité, de stimuler le désir, d'éveiller la sympathie, et de fouetter, pour ainsi dire, le sang qui coule dans les veines de l'imagination<sup>67</sup>.

La description et l'évaluation des procédés prennent ainsi souvent la place du produit attendu, comme s'en amuse Aurélien Scholl :

Il est un article de journal que vous avez tous lu, un article qui reparait périodiquement comme les revues de l'année et les trains de plaisir, un article que tout le monde a fait, excepté moi ; et je ne vois pas, après tout, puisque le procédé est si simple, pourquoi je ne le ferai pas à mon tour.

[p. 150 —>] Le gazetier commence par y déplorer la triste obligation où il se trouve de faire un article. [...]

Et pour finir comme je l'ai annoncé, je m'aperçois qu'en devisant avec vous, ma plume a rempli son office, et que tout en cherchant à vous prouver qu'il n'était pas facile de choisir un sujet d'article, je me trouve en avoir fait un qui vaut sans doute un peu moins qu'un autre<sup>68</sup>.

Le lecteur est ouvertement abusé mais prend plaisir à ce que l'auteur de la mystification la reconnaisse et introduise sa dupe volontaire dans les arcanes du journalisme. Le lecteur se sent valorisé, d'autant qu'il se trouve constamment

---

<sup>66</sup> *Mousquetaire*, n° 40, vendredi 9 février 1855.

<sup>67</sup> *Mousquetaire*, n° 189, mercredi 31 mai 1854.

<sup>68</sup> *Mousquetaire*, n° 268, dimanche 20 août 1854.

associé au discours et aux signes de reconnaissance que les journalistes échangent entre eux, comme le souligne Jules Du Vernay :

« Est-il des nôtres ? »

Traduction libre : « Il faut qu'il ait nos habitudes, notre langage ; qu'il brûle des cigares, si nous fumons ; qu'il soit débraillé, si nous sommes cyniques ; il faut surtout qu'il croie que chacun de nous est un petit dieu, et lui un très-grand<sup>69</sup>. »

Le lecteur appartient si bien à la « grande famille » (ou du moins le lui fait-on croire) qu'on l'associe aux règlements de compte internes. H. Gourdon de Genouilhac prend les lecteurs à témoin et se plaint publiquement des erreurs de l'atelier :

Je ne finirai pas ce *Petit-Paris* sans remercier MM. les compositeurs du *Mousquetaire* qui s'arrangent de façon à me faire annoncer les répétitions de *César Borgia* le lendemain du jour où la pièce a été jouée. Ce n'est pas le tout que d'être habiles à composer, il faut encore ne pas laisser dormir ce qui est prêt à passer<sup>70</sup>.

Dans *Le Mousquetaire*, l'esprit souffle donc en tous lieux, instillant le charme de la fantaisie dans le jeu de la sociabilité journalistique. Néanmoins, le « divertissement pour le divertissement » n'est pas non plus absent du journal et cette modalité peu littéraire, et donc moins satisfaisante à analyser que les précédentes, doit être traitée, d'autant que c'est elle qui a peut-être eu la descendance la plus évidente dans l'histoire de la presse. En effet, Dumas fait feu de tout bois pour intéresser ses lecteurs, retenir leur attention et susciter de nouveaux abonnements. Le journal étant un passe-temps comme un autre, il n'éprouve aucun scrupule à établir une continuité entre le temps de la lecture et celui alloué à d'autres formes de divertissements. Il utilise ainsi sporadiquement une forme de « publi-reportage » contemporain, où la publicité s'insère insidieusement dans l'article de presse et révèle une porosité caractéristique. Il en va ainsi d'un article qui est situé en-dessous de la signature du numéro (« Le Propriétaire Rédacteur en chef : ALEXANDRE DUMAS »), mais [p. 151 →] qui utilise le « nous » éditorial pour délivrer une information de type strictement commercial :

Nous pensons être agréable à nos lecteurs en leur annonçant qu'un jeu nouveau vient de paraître ; ce jeu obtient déjà un grand succès dans la haute société, il se nomme le *whist français*, ou le *whist sans partner* ; c'est une nouvelle combinaison de *whist*, qui est maintenant, on le sait, le jeu le plus en vogue dans les salons. [...]

Enfin l'auteur *prouve, par des chiffres*, qu'à son *whist on gagne plus et on perd moins*.

Hâtez-vous donc d'acheter la règle du *whist français*, qui se vend à la Librairie-Théâtrale, boulevard Saint-Martin, 12<sup>71</sup>.

La préoccupation commerciale peut encore prendre la forme d'un hapax adroitement mis en scène, comme celui de la livraison manuscrite annoncée et vantée par le rédacteur en chef : « Je crois que je viens de trouver un moyen de

<sup>69</sup> *Mousquetaire*, n° 323, samedi 14 octobre 1854.

<sup>70</sup> *Mousquetaire*, n° 352, mardi 18 décembre 1855.

<sup>71</sup> *Mousquetaire*, n° 84, dimanche 25 mars 1855.

rendre notre correspondance plus pittoresque, c'est de vous donner de temps en temps des causeries autographiées et illustrées<sup>72</sup>. » Pour distraire ses lecteurs, Dumas tente même de remettre les charades au goût du jour : « – Oh ! le beau temps pour les poètes sphinx que celui où *le Mercure* apportait tous les mois, tous les quinze jours, et enfin toutes les semaines, une charade, une énigme ou un logogriphe à ses lecteurs. / Eh bien ! moi, je vais faire revenir cette mode<sup>73</sup>. »

Si ce souhait n'a pas de suites tangibles, *Le Mousquetaire* sacrifie néanmoins à différents types de jeux de lettres. Il s'interroge sur les étymologies des noms propres et se livre à quelques constructions fantaisistes (en particulier sur le patronyme de Mme Ristori dans une lettre de Jules de Saint-Félix à Alexandre Dumas<sup>74</sup>). Il aborde la question de l'anagramme et de ses obscurs rapports avec le destin. V. Cochirat rapporte ainsi l'histoire tragique d'un certain Laroche, « faiseur d'anagrammes », qui « avait une passion désordonnée pour la décomposition des mots et cherchait des analogies et des similitudes partout » :

Ces jours de joies étaient, pour Laroche, ceux où il découvrait le sens mystérieux renfermé dans un nom.

Rien ne le décourageait ; il eût trouvé l'anagramme du mot *papa* ; il n'appréciait les hommes que d'après les combinaisons plus ou moins heureuses que formaient les lettres de leurs noms propres, et, fussiez-vous plus vertueux que Socrate, s'il avait trouvé en les décomposant un anagramme suspect, vous étiez perdu et noté à jamais dans son esprit comme un être dangereux. [...]

On avait entendu Laroche porter des jugements si inattendus, que souvent on l'avait cru fou, mais on se trompait. Notre *anagrammiste*, qui avait [p. 152 →] trouvé le premier, dans *Révolution française*, ces mots : *un Corse la finira*, et tant d'autres rapprochemens historiques et inattendus, savait la destinée qui attendait tout pouvoir, et, renfermé dans sa science sibylline, il laissait faire la destinée.

Il reçoit un jour un visiteur qui l'amène à faire l'anagramme de son propre nom et découvre, avec horreur, le mot « CHOLÉRA » : « Deux jours après la visite de cet ami vêtu de noir, qui avait été pour lui comme le messager de la mort, Laroche mourut du choléra et fut enterré au cimetière Monumental de Rouen<sup>75</sup>. »

Enfin, indépendamment des constructions étymologiques et des énigmes anagrammatiques, *Le Mousquetaire* ouvre ses colonnes à de très curieux exercices associant cette fois les chiffres et les lettres. Il les présente sous le titre d'« Arithmomanies » et elles sont signées par un mystérieux Léopold Lequesne. Voici la première occurrence parue en date du Jeudi 15 Novembre 1855<sup>76</sup> :

Nous appelons *Arithmomanie* une nouvelle combinaison qui consiste à donner à chacune des vingt-six lettres de l'alphabet une valeur représentée par les chiffres 1 à 26.

Nous publierons successivement les calculs indiquant la date de naissance de nos célébrités.

<sup>72</sup> *Mousquetaire*, n° 316, samedi 7 octobre 1854.

<sup>73</sup> *Mousquetaire*, n° 85, lundi 13 février 1854.

<sup>74</sup> *Mousquetaire*, n° 163, mardi 12 juin 1855.

<sup>75</sup> *Mousquetaire*, n° 164, mercredi 13 juin 1855.

<sup>76</sup> *Mousquetaire*, n° 319.

## GALERIE DES CONTEMPORAINS

## I.

Gloire	et	honneur	à	l'illustre	poète !			
66	25	95	1	128	61	=	376	
Pierre-Jean de Béranger, le grand chansonnier est								
71	30	9	70	17	44	120	44	= 405
né à Paris, le dix-sept août mil sept cent quatre-								
19	1	63	17	35	60	57	34	60 42 82 = 371
vingt, dans la rue Montorgueil, au numéro cinquante.								
72	38	13	44	149	22	86	104	= 528
								-----
								1780

Dans le domaine de la psychologie, l'arithmomanie est une manie obsessionnelle se traduisant par le besoin de compter et d'effectuer des opérations d'arithmétique inutiles. L'idée de contrainte est donc donnée d'emblée. Or la littérature, ne serait-ce que dans ses développements oulipiens, a montré qu'elle pouvait fort bien s'accommoder d'exigences techniques aussi drastiques soient-elles. On pouvait donc s'attendre à un tour de force dans cette veine. Mais on est finalement frappé par la complète vanité du procédé : les quatre lignes qui permettent d'obtenir le résultat visé (1780) ne forment pas même un quatrain ; elles ne respectent aucune règle métrique ; leur qualité [p. 153 —>] rhétorique est médiocre tout comme leur contenu informatif ; quant à la réussite esthétique de l'ensemble, elle est tout aussi faible que son caractère plaisant est absent. L'intérêt du procédé échappe complètement – du moins au lecteur d'aujourd'hui<sup>77</sup>. Cela n'a pas empêché le journal de proposer, entre novembre 1855 et janvier 1856, huit livraisons comportant un exercice de ce type ; elles concernent respectivement : Béranger, Nerval (naissance et mort), Lamartine, Thiers, Rose Chéri (une actrice du Gymnase), Alexandre Dumas, Scribe et Alphonse Karr.

S'il se diffuse dans toutes les rubriques et est sous-tendu par une indéniable poésie fantaisiste, l'esprit du *Mousquetaire* évolue néanmoins au fil des mois et des années. Sa fraîcheur première tend à se faner et sombre quelquefois dans le procédé. Si l'on en croit Dumas, « l'esprit de 1825 n'est pas l'esprit de 1855, mais est toujours de l'esprit<sup>78</sup> ». On est cependant fondé à se demander si l'esprit du *Mousquetaire*, lui, ne s'est pas un peu perdu en chemin.

Stéphanie Dord-Crouslé, CNRS-UMR 5611 LIRE, Lyon

<sup>77</sup> En regard des arithmomanies, les coïncidences extraordinaires mentionnées par certains personnages lors des expériences magnétiques de Bouvard et Pécuchet, ont gardé pour les lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle une plus grande lisibilité : ainsi du juge de paix qui s'exclame : « Nous étions quatorze enfants. [...] Je suis né un 14, mon mariage eut lieu un 14 — et le jour de ma fête tombe un 14 ! Expliquez-moi ça » (*Bouvard et Pécuchet, avec des fragments du « second volume » dont le Dictionnaire des idées reçues*, éd. annotée par Stéphanie Dord-Crouslé avec dossier critique, « GF », Paris, Flammarion, 1999, p. 270).

<sup>78</sup> *Mousquetaire*, n° 102, jeudi 12 avril 1855.